

Le constructivisme en communication : une évidence à revisiter

Constructivism in Communication: An Evidence to be revisited

Denis Benoit



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7109>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.7109](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7109)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2004

Pagination : 185-202

ISBN : 978-2-86480-838-1

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Denis Benoit, « Le constructivisme en communication : une évidence à revisiter », *Questions de communication* [En ligne], 5 | 2004, mis en ligne le 01 juillet 2004, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7109> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7109>

Tous droits réservés

DENIS BENOIT

Laboratoire des sciences de l'information et de la communication
Université Paris 13
Université de Poitiers
denis.benoit@tele2.fr

LE CONSTRUCTIVISME EN COMMUNICATION : UNE ÉVIDENCE À REVISITER

Résumé. — Le constructivisme apparaît comme un courant de pensée dont les propositions ne peuvent, certes, être formellement validées (ou falsifiées) et qui manque, sûrement, d'une structuration rigoureuse. Toutefois, dans l'optique que nous en présentons ici, il doit être considéré comme une « posture » utile et « efficace » en sciences humaines, et plus particulièrement en Sciences de l'information et de la communication. Présupposant un homme non parfaitement déterminé qui, très paradoxalement, s'élabore lui-même tout en bâtissant le monde selon des dispositifs dont il n'a généralement pas conscience, et orientant les recherches en Sciences de l'information et de la communication dans le sens de l'étude et de l'élucidation des « constructions communicationnelles » du « réel ordinaire », le constructivisme « ouvre » opportunément – bien loin de tout « relativisme » – nos sciences sur l'éthique.

Mots clés. — Réalisme, idéalisme, constructivisme, description, anthropologie de la communication, éthique.

D'emblée, indiquons que la discussion à venir concernant la thèse soutenue par Gilles Gauthier dans sa note de recherche « Critique du constructivisme en communication », parue dans le numéro 3 de la revue *Questions de communication* (2003 : 185-198), ne consistera pas tant à tenter de contester point par point l'argumentation déployée par l'auteur, que de proposer, modestement, une vision différente ou alternative du constructivisme tel qu'il y est compris et exposé. Vision qui, selon nous, révèle l'utilité de cette position (ou de cette « posture ») constructiviste, particulièrement en matière de recherches en communication. Car, dans notre conception, adopter une telle perspective ne revient pas à « brouiller une juste connaissance de la construction [en matière d'information] » ou « surseoir à la compréhension juste [de ses] mécanismes ». Cela consiste surtout à poser un cadre de recherches visible et singulier, orientant d'une façon appropriée et efficace – dans la mesure notamment où il contribue à leur conférer une véritable spécificité (inter)disciplinaire et donc, *in fine*, un bien-fondé ou une légitimité autre qu'« académique »¹ – les études menées par ou dans la « nébuleuse » baptisée « sciences de l'information et de la communication ».

Après avoir répertorié, dans un premier temps, les éléments fondamentaux de l'argumentation développée par Gilles Gauthier, nous exposerons succinctement ce qui, dans notre propre optique, distingue le constructivisme du réalisme/matérialisme en philosophie et en sciences cognitives, puis les raisons capitales de notre perception méliorative de l'« idéologie » constructiviste en communication. Enfin, nous évaluerons, selon une approche constructiviste, l'apparente « neutralité » de certains énoncés qui, dans une conception « réaliste », ne constituent que de simples « descriptions informatives » du réel.

Déconstruction du constructivisme en communication : un essai solidement construit

Considérant que l'idée de construction est omniprésente en sciences de l'information et de la communication où elle « exerce une fonction dogmatique », l'auteur entend notamment montrer que bien que cette idée dénote une caractéristique effective de la communication, elle « est d'une valeur scientifique pauvre, sinon inexistante »². En effet, pour lui, « l'idée élémentaire de construction

¹ À propos du reproche d'« absence d'unité scientifique » ou du « déficit d'homogénéité » des Sciences de l'information et de la communication, nous renvoyons au rapport du Comité national d'évaluation des universités (1993 : *passim*) qui, pour dater d'une dizaine d'années, n'en garde probablement pas moins aujourd'hui, sur de nombreux points, sa pertinence. Voir également notre article « L'interrogation éthique : "centre de gravité" des sciences de l'information et de la communication ? » (Benoit, à paraître : *passim*).

² Notre synthèse (ci-après) de la pensée de l'auteur étant inévitablement chargée d'imprécisions, pour une rigueur optimale, nous renvoyons le lecteur au texte *in extenso*.

en communication », au demeurant très imprécise, renvoie généralement à l'affirmation du fait que « la communication, d'une manière ou d'une autre, résulte d'une fabrication et qu'elle est le produit d'opérations humaines et sociales » ; assertion qui peut « servir à signifier diverses propositions plus précises qui mettent en évidence, sous un aspect ou un autre, la part produite de la communication ». Or, d'après lui, cette idée élémentaire, certes incontestable, exprime « un truisme et une évidence [...] Elle n'est sérieusement remise en cause par personne et ne soulève pas véritablement de débat ». En revanche, son expression « draine [le plus souvent] des considérations ontologiques et épistémologiques ». Elle se transforme alors en position philosophique : le constructivisme qui « ne constitue pas un corps de doctrine fixe bien identifiable, mais une nébuleuse philosophique ou une vulgate dont les formes précises sont parfois difficiles à localiser et à analyser » ; mais dont il est « toutefois possible [de] repérer les traits fondamentaux et de dégager [l']armature démonstrative ». Ainsi, pour Gilles Gauthier, les deux propositions (P-1, P-2) qui paraissent constituer les affirmations centrales du constructivisme sont-elles les suivantes :

P-1 L'information est un construit et n'est pas un donné : la proposition, en mettant en avant que, dans sa nature même, l'information ne relève jamais d'un donné, mais qu'elle est construite – une information sur le monde est toujours fabriquée, édifiée : « Le monde que montrent les médias n'est pas donné, mais façonné » –, dépasse l'idée élémentaire de construction et prend une envergure véritablement philosophique ;

P-2 L'information stricte (au sens d'une représentation conforme de la réalité) et l'objectivité ne sont pas possibles : la proposition, en stipulant qu'une représentation, une description exacte, juste, de la réalité est irréalisable et que « l'objectivité est un idéal non seulement inatteignable, mais inapproprié », dépasse la simple assertion de l'éventualité de manques ou de dérives ponctuels dans l'activité d'information, mais elle formule une impossibilité de principe et acquiert, dès lors, une nature véritablement épistémologique.

Or, les quatre arguments suivants (A-1, A-2, A-3, A-4), qui sont habituellement invoqués afin de justifier les deux propositions ci-dessus, apparaissent à Gilles Gauthier comme n'étant absolument pas probants. Dès lors, pour lui, les deux propositions en question ne tiennent pas, et le constructivisme – dans le domaine du journalisme, selon l'auteur qui étudie spécifiquement cette occurrence, mais l'on peut sans doute étendre son point de vue au constructivisme « en général » (nous opérerons ici cette généralisation) – n'est pas une position philosophique recevable ; en fait, il relèverait plutôt de l'idéologie « dans le sens péjoratif [...] d'une dépravation des idées » :

A-1 Incompatibilité entre construit et donné :

P-1 affirme le caractère intégralement construit de l'information, et nie tout lien de celle-ci avec l'observation de données ; dès lors, elle rend exclusifs l'un de l'autre le construit et le donné. Pourtant, pour l'auteur, « il est possible de montrer qu'il n'y

a pas en journalisme incompatibilité entre construit et donné [...] toute construction y est faite à partir du donné [...], et qu'au total, s'il y a bel et bien construction en journalisme, elle n'est absolument pas autonome, et le donné y joue un rôle primordial ». Ainsi une « nouvelle » porte-t-elle sur un autre fait qu'elle-même, autrement dit « sur une réalité qui est, par rapport à elle, pré-existante ». Dès lors, « l'information journalistique est *a priori* co-extensible à un donné » et il y a « une dépendance formelle du construit à l'égard du donné ».

A-2 Constitution connotative du langage :

P-2 affirme que l'information « stricte » et conséquemment l'objectivité ne sont pas possibles dans la mesure où, premièrement, « une description langagière de la réalité ne peut pas être normativement neutre », c'est-à-dire qu'elle ne peut pas « décrire sans «éclairer», en positif ou en négatif », « raconter les faits sans rendre légitimes ou illégitimes les actes », « rapporter les propos sans les qualifier ou disqualifier les locuteurs qu'on cite ». Or, pour l'auteur, on peut indubitablement décrire sans connoter : « La connotation n'est pas intrinsèque ou immanente au langage ». Par exemple, l'information « l'avalanche a fait dix morts et douze blessés » décrit sans « éclairer ».

A-3 Effet de « sens » :

P-2 affirme que l'information « stricte » et conséquemment l'objectivité ne sont pas possibles pour une seconde raison : en exposant la réalité – en informant donc –, on dégage de la signification : informer revient non pas seulement à « répercuter » les faits mais à les mettre « en scène, en forme et en sens ». Or, pour Gilles Gauthier, il est « parfaitement possible de seulement informer, sans dégager aucun "sens" ». Par exemple, l'énoncé « Victoire des Bleus en match de qualification » constitue une information qui, pour autant, ne donne pas de « sens » particulier.

A-4 Inexistence de la réalité :

P-2 affirme que l'information « stricte » et, conséquemment, l'objectivité ne sont pas possibles pour une dernière raison, beaucoup plus radicale : il n'existe pas de « donné » – de réalité préexistante à l'information – car le réel est toujours le produit d'un regard préorienté par du sens, ou « socialement » prédéterminé. Or, pour l'auteur, A-4 reste une question encore ouverte : « On n'est parvenu ni à prouver l'existence de la réalité, ni à prouver son inexistence » et, dès lors, « l'inexistence de la réalité ne peut donc être invoquée à l'appui du constructivisme [...]. Autrement dit, A4 restant une question encore ouverte, sa valeur démonstrative est nulle dans le traitement de la nature construite de l'information ».

Par souci de concision principalement, nous avons choisi de traiter des quatre arguments critiqués par Gilles Gauthier en les regroupant deux à deux (A-1/A-4) et (A-2/A-3).

Le réel : « donné » indépendant vs « co-construction » interdépendante

Contestant A-1 – l'argument de « l'incompatibilité » : « autonomie totale de la construction vis-à-vis du donné », aucun rapport entre construit et donné –, et A-4 – l'argument de « l'inexistence » : le monde « réel » n'existe qu'en pensée, aucune réalité ne « pré-existe » à l'information –, l'auteur considère d'une part qu'une information, qu'elle concerne un « fait brut » (il y a de la neige au sommet du mont Everest, par exemple) ou un « fait institutionnel » (« Jacques Chirac a remporté l'élection présidentielle »), « n'est pas produite à vide ou par effet de génération spontanée : son existence implique structurellement un fait différent d'elle-même », fait « donné » dont elle dépend formellement. Et, d'autre part – remarque d'après nous essentielle dans l'économie du raisonnement de Gilles Gauthier – que ce « fait différent », à savoir en pratique la réalité sur laquelle porte l'information, si son existence n'a pas, à ce jour, fait l'objet d'une mise en évidence définitive, elle n'a, en revanche, d'une quelconque manière et un tant soit peu, pu se voir réfutée.

En effet, on sait que, d'une façon quasi traditionnelle et jusqu'à aujourd'hui, la philosophie se questionne sur la nature du monde et de la réalité. Et que la pointe extrême de la science contemporaine, notamment avec la physique quantique, rejoint ces interrogations séculaires³. De la sorte, la philosophie oppose classiquement le matérialisme au spiritualisme qui porte sur la nature de l'être (questionnement ontologique), et le réalisme à l'idéalisme qui porte sur la nature de la connaissance (questionnement épistémologique) : pour le matérialisme, il n'existe d'autre substance que la matière, et le psychisme et/ou l'esprit, qui en sont considérés comme les purs produits (selon l'aphorisme « La pensée est au cerveau ce que l'urine est au rein ») lui seraient donc totalement soumis ; la pensée sous toutes ses formes – idées, représentations, croyances, valeurs, états de conscience, etc. – y apparaît ainsi, en dernière analyse, sans aucune autonomie ou transcendance, et comme parfaitement conditionnée par des états de fait matériels ; pour le spiritualisme, au contraire, c'est l'esprit qui, existant indépendamment de la matière, lui est supérieur, constitue la substance de toute réalité et, *in fine*, « gouverne le monde » ; pour le réalisme, la connaissance atteint la réalité vraie, la réalité « en soi », les choses telles qu'elles sont « en elles-mêmes », et le monde existerait hors de la présence de l'observateur ; pour l'idéalisme, le monde se réduit aux représentations qu'en possède le sujet (seules sont tenues pour assurées ses propres pensées) : à l'extrême de cette position, selon la formule *esse est percipi* (être c'est être perçu), le monde matériel extérieur n'existerait pas.

³ Concernant particulièrement la physique théorique, voir notamment les ouvrages (clairs et explicites sur ce sujet pourtant fort ardu) de S. Ortolí et J.-P. Pharabod, *Le cantique des quantiques* (1985 : *passim*) et de B. d'Espagnat, *Une incertaine réalité* (1985 : *passim*).

Or, en sciences cognitives notamment⁴, l'on retrouve *grosso modo* ce même grand *distinguo* qui se concrétise (avec des écarts notables par rapport à l'exposé élémentaire que nous venons d'en fournir, précisons-le) dans les courants dits « cognitiviste » (ou « computationnaliste ») et de l'« enaction » (ou « dynamique »). Ainsi, majoritaire actuellement, l'approche cognitiviste (et ses dérivées) postule-t-elle que le cerveau traite l'information venue du monde extérieur : le système nerveux capte des informations du milieu dans lequel il évolue pour élaborer des représentations du monde et, dans la mesure où celles-ci sont fidèles, le comportement du sujet qui les élabore est adéquat. En fait, il y est présumé que le monde est prédéfini, c'est-à-dire que ses propriétés sont établies préalablement à toute activité cognitive⁵ : pour les écoles « représentationnistes » (cognitivistes), une « entité cognitive » est pour l'essentiel « parachutée » dans un monde préexistant, le processus de la représentation étant envisagé comme un processus de « recouvrement » ou de « reconstitution », indépendant des propriétés de l'environnement.

Cependant, certains auteurs appartenant à ces mêmes disciplines remettent en question l'idée selon laquelle la connaissance est liée au traitement d'une information totalement prise sur l'extérieur; (soit, finalement, la tradition occidentale qui privilégie l'idée que « la connaissance est un miroir de la nature »). Dans leur conception (le courant dit à ce jour « dynamiciste », minoritaire par rapport au cognitivisme), l'information apparaît comme un « ordre émergent » des activités cognitives elles-mêmes : la cognition ne consiste pas tant à faire un « état des lieux » du monde « réel » qu'à faire « émerger » ce réel en lui attribuant des significations, et l'information se trouve toujours à « l'intersection » de celui qui perçoit et de ce qui lui est transmis. Dès lors, le monde n'est plus donné d'avance ou d'emblée, mais « surgit » du déroulement de la vie cognitive de l'individu qui en fait l'expérience. Partant, les auteurs en question semblent, plus ou moins, admettre le solipsisme – c'est-à-dire la doctrine de celui qui ramène toute réalité à celle de son « moi » individuel – en paraissant affirmer qu'il n'y a pas d'autre réalité que celle de notre propre intériorité. Mais, en fait, ils proposent de considérer une voie moyenne entre deux idées : premièrement, le monde précède

⁴ Les sciences cognitives – qui sont nées de l'idée que l'étude de l'esprit était trop longtemps demeurée l'apanage des philosophes et des psychologues, et qu'il était temps pour en décrire les processus sous-jacents de recourir à des formalismes mathématiques – abordent des questions qui ont trait « de quelque manière aux processus de codage, de traitement, de conservation ou de transfert d'informations tels qu'ils sont réalisés par le cerveau et l'ordinateur » (voir *Le courrier du CNRS*, 1992 : *passim*). En fait, pour le biologiste et épistémologue F. Varela, ces sciences – pour lui, « les sciences et technologies de la cognition » ou STC – concernent « l'analyse scientifique moderne de l'esprit et de la connaissance sous toutes ses dimensions ». Analyse dont la technologie de l'information est l'aspect le plus visible, mais qui comprend un « vaste réseau de recherches et d'applications dont la connaissance, l'information et la communication occupent le centre », voir Varela (1989 : 9, 21, 30).

⁵ Plus généralement, une pétition de principe réaliste et matérialiste apparaît dans la science en général : seule la croyance en un réel « matériel », indépendant du sujet observant, assurerait la possibilité d'une « véritable » connaissance : voir Delahaye (1992 : 34-42).

l'image qu'il projette sur le système cognitif, dont la tâche est de le saisir de manière appropriée ; deuxièmement, le système cognitif crée son propre monde dont toute l'apparente solidité repose sur les lois internes de l'organisme. Voie moyenne selon laquelle le monde et le système cognitif étant « corrélatifs » et « codéterminés », ils se définissent l'un l'autre : les facultés cognitives sont inextricablement liées à l'historique de ce qui est vécu et, de la même manière qu'un sentier au préalable inexistant apparaît en marchant, le « réel » émerge à partir d'une « masse indéfinie de possibles ».

Dans cette dernière perspective, on voit que l'acte de communiquer ne peut plus, à strictement parler, être appréhendé comme transfert depuis l'extérieur vers le destinataire d'informations (conçues comme « capture » d'éléments de connaissance « vrais » sur le réel), mais doit plutôt l'être comme « modelage d'un monde commun » (Varela, 1989 : *passim*). Et, à ce point, on constate que l'on se trouve, peu ou prou, face à l'un des postulats fondamentaux soutenus par le constructivisme selon lequel « ce que nous appelons réalité (individuelle, sociale, idéologique ou même scientifique) est une interprétation, construite par et à travers la communication »⁶. Assertion qui, de notre point de vue, ne conduit pas tant à conclure à « l'inexistence du monde »⁷ qu'à signaler que toute « prise d'informations » sur le monde, toute « description », toute « connaissance » du monde, bref toute communication « avec » le monde, révèle aussi les caractéristiques de celui ou ceux qui les effectuent⁸ : toute connaissance, dès lors qu'elle ne peut pas ne pas s'accomplir sur la base d'« expériences », d'« opérations », de « traitements » (sensoriels, perceptifs, intellectuels, techniques...), de catégories d'entendement « *a priori* » (Kant), « co-construit », « invente » le monde, en introduisant un « certain » ordre dans le flux de

⁶ Voir l'ouvrage collectif dirigé par P. Watzlawick, *L'invention de la réalité. Contributions au constructivisme* (1988 : *passim*) dont l'édition originale date de plus d'une vingtaine d'années, mais qui nous paraît constituer l'ensemble d'essais le plus clair et accessible (en langue française) des idées présentées par ce courant. Courant qui, comme P. Watzlawick l'affirme lui-même dans sa préface – ce qui s'accorde d'ailleurs précisément avec la critique de G. Gauthier – réclamerait, notamment sur le plan épistémologique, une synthèse autrement plus structurée des développements qui l'ont traversé « depuis l'antiquité à Giambattista Vico, Emmanuel Kant, David Hume [...] Jean Piaget, Erwin Schrödinger, Werner Heisenberg [...], Edgar Morin, Jean-Pierre Dupuy, Henri Atlan » (pour citer ici à la fois des philosophes et des scientifiques). Synthèse à laquelle font particulièrement barrage les frontières disciplinaires : voir l'introduction à la « pensée complexe » que propose E. Morin (1977 : 9-24).

⁷ Comme en convient d'ailleurs F. Varela (1998 : 109-113) : « Quand j'étais jeune, je pensais qu'il n'y avait pas un « en soi » du monde. Je n'en suis plus convaincu. Ce que l'on peut dire, c'est qu'on ne peut pas caractériser le monde par ses attributs, mais seulement par ses potentialités ». Et de donner l'exemple suivant : « Quand on étudie comment voient les animaux, on constate qu'il y a une très grande diversité des mondes chromatiques, pentachromatiques, tétrachromatiques, bichromatiques qui ne sont pas superposables, et correspondent pourtant tous à des lignées animales tout à fait viables. Alors qui voit la vraie couleur ? Nous, les pigeons qui voient en pentachromatique, ou les abeilles qui voient dans l'ultraviolet ? Quelle est la couleur du monde ? »...

⁸ Selon le psychologue et logicien J. Piaget (1937 : 311), par exemple, « l'intelligence [...] organise le monde en s'organisant elle-même ».

l'expérience, en lieu et place de le « découvrir » ; ordre qui débouche sur une réalité « intersubjective » et « stable », (voir von Glasersfeld, 1988 : 19-43 ; von Foerster, 1988 : 45-69). Autrement dit, ce que l'on nomme communément « réalité » est le produit de la communication conçue non pas comme prise (échange) d'informations (d'éléments « vrais » de connaissance) avec (sur) le monde tel qu'il « est », mais comme mise en ordre singulière d'une certaine expérience, prédéterminée par des caractéristiques elles-mêmes prédéfinies : « L'information [...] correspond aux régularités émergentes des activités cognitives elles-mêmes » (Varela, 1989 : 122).

L'idéologie constructiviste : une « posture » utile, un mode de pensée salutaire

Or, dans la mesure où aucune de ces deux positions (réaliste ou constructiviste) ne peut être à présent définitivement validée (ou falsifiée), nous convenons avec Gilles Gauthier que, lorsque l'on traite de communication et d'information, rejoindre la position constructiviste revient sans doute à adopter une idéologie. Néanmoins, ce faisant, ce dernier terme ne doit pas, d'après nous, être pris dans son sens commun et péjoratif (qui insiste sur la dimension d'illusion, voire de tromperie, de toute idéologie), mais bien dans celui, spécifique, que lui attribue un François Châtelet (1981 : 6-7), par exemple, pour lequel une idéologie est un « système plus ou moins cohérent d'images, d'idées, de principes éthiques [...] ayant pour fin de régler [...] les relations que les hommes entretiennent avec les leurs [...], avec la nature, avec l'imaginaire, avec le symbolique ».

En l'occurrence, et à l'instar de ce que nous appellerons, faute de mieux, l'« idéologie réaliste » – qui, donc, s'appuie « spontanément » ou « naturellement » sur une position philosophique, le réalisme/matérialisme, dont la véracité ne peut, elle non plus, répétons et soulignons-le, être expressément établie, et qui possède probablement des fonctions similaires ou fort comparables à celles de sa concurrente –, l'« idéologie constructiviste » constitue une certaine « vision du monde » (et en aucun cas une certitude avérée) qui reste, aujourd'hui même, à être rigoureusement précisée et structurée. Cette vision possède au moins un avantage substantiel : pour des chercheurs en sciences humaines sans cesse confrontés à l'hyper complexité de niveaux d'organisations enchevêtrés (du biologique au socioculturel, voir notamment Pradier, 1989 : 93-123), et qui ne peuvent jamais parfaitement prouver (ou réfuter) leurs hypothèses⁹, elle permet

⁹ Voir Cl. Lévi-Strauss (1991 : *passim*), selon lequel « les « sciences humaines » ne sont des sciences que par une flatteuse imposture. Elles se heurtent à une limite infranchissable, car les réalités qu'elles aspirent à connaître sont du même ordre de complexité que les moyens intellectuels qu'elles mettent en œuvre. De ce fait elles sont et seront toujours incapables de maîtriser leur objet ».

d'établir un cadre d'investigation, certes « plus ou moins » cohérent, mais particulièrement propice au développement de l'attitude réflexive, critique et éthique qui, selon nous, représente la quintessence de leur contribution à la connaissance de l'homme, en tant que concept et en tant qu'objet¹⁰.

S'il paraît possible en sciences « dures » (physique, etc.) de « laisser fonctionner » la démarche de recherche sans l'« entacher » de quelconques croyances ou idéologies¹¹, bref de se borner à en obtenir des résultats pertinents et profitables (« tester des hypothèses » pour les valider ou les invalider) à partir de l'usage d'un canevas théorique non réfuté et donc performant, en revanche, dans le domaine des sciences « humaines » (auxquelles appartiennent pour une large part les sciences de l'information et de la communication), ce seul mode de pensée et d'action semble irrémédiablement refusé, puisqu'il s'agit d'y raisonner sur le « fait humain » dans son infinie complexité. Complexité qui, *de facto*, implique l'usage de propositions et d'interprétations non véritablement « testables » dans la mesure notamment où c'est l'homme qui réfléchit sur lui-même dans une circularité, une récursivité ininterrompue (Varela, 1988 : 329-345). Bref, admettre comme postulat de base que dans l'acte même qui consiste à appréhender la réalité, nous ne découvrons pas tant celle-ci que nous la (co-)construisons, c'est accepter – y compris dans l'activité « scientifique » qui spéculé sur la question de savoir ce qu'est la communication humaine et comment elle « fonctionne » – la présence massive de l'autoréférence et du paradoxe. Présence qui interdit toute prétention à « découvrir » un réel parfaitement « extérieur » et « autonome » (parce qu'alors le construit dépend du donné qui dépend du construit, *ad infinitum*...). Et puisque tout point de vue relatif à l'humain emporte d'une façon quasi inévitable des conséquences politiques et éthiques, une telle posture, en prônant l'existence d'un sujet et d'un réel toujours imparfaitement déterminés (puisqu'ils se génèrent l'un l'autre d'une façon continue), représente sans doute un utile garde-fou aux idéologies totalitaires. Idéologies qui, quant à elles, cherchent sans cesse à imposer comme unique et authentique réalité, une « certaine » vision de l'homme et du réel : celle qu'elles favorisent en fonction de leurs propres intérêts.

¹⁰ Voir par exemple G. Declercq (1992 : 259) pour qui « l'espace [...] des sciences sociales ne saurait sérieusement se présenter comme l'espace de la démonstration et du vrai. [Mais son] domaine est plutôt celui de la représentation vraisemblable et de l'interprétation cohérente [fondées sur] une démarche interprétative rigoureusement construite [qui apparaît comme indéniable] source de connaissance et apprentissage de la liberté ».

¹¹ Mais, évidemment, une telle conception apparaît aujourd'hui largement discutée. Voir, par exemple, le dossier très documenté « Qu'est-ce que la science ? » in : *Sciences humaines* (1991 : 16-31) : « Et si la science était une culture comme les autres ? Et si derrière la volonté de rigueur et le souci d'objectivité dont se parent les savants, se cachaient des postulats indémonstrables, des dogmes, de l'idéologie, des approximations hasardeuses et des tabous ? [...] L'histoire et la sociologie des sciences nous décrivent une œuvre humaine, aux prises avec l'histoire, les contraintes sociales, les mentalités ».

En résumé, le constructivisme, dans notre propre conception, ne postule aucunement « l'autonomie totale de la construction vis-à-vis du donné », ne rend pas exclusifs l'un de l'autre ce construit et ce donné (A-1), de même qu'il ne nie pas l'existence d'un réel hors du sujet pensant et de ses représentations (A-4). Au contraire, et très paradoxalement certes, il comprend le « donné » (soit le monde, le réel, « l'extérieur ») dans une relation si intime avec la « construction » (soit l'information, la représentation, « l'intérieur ») que ces instances « s'engendrent » mutuellement. Ainsi, en tant que partisan de la posture constructiviste, si nous admettons aisément qu'une « prise d'information sur le réel » – par exemple, la nouvelle « Jacques Chirac a remporté l'élection présidentielle » – n'est pas « autonome », qu'elle porte bien sur un autre fait qu'elle-même, qu'elle peut éventuellement (dans le cadre logique et culturel dans lequel elle s'inscrit) être inexacte ou mensongère, nous discutons en revanche l'idée que cet autre « fait » (« la réalité ») lui soit absolument antérieur, lui « pré-existe » complètement ou, en tout cas, en soit totalement affranchi. En effet, puisque par définition nous ne pouvons rien prouver en la matière (réalisme et constructivisme étant indémontrables), nous considérons par hypothèse que s'informer (ou informer) sur des faits « réels » revient toujours à une (co-)construction de ces faits, (« les faits sont fait », disait le philosophe Gaston Bachelard) : dans la mesure où un organisme (en l'occurrence un journaliste mais ce pourrait être n'importe quel « observateur ») ne peut pas ne pas « traiter » ce réel en fonction de « catégories » spécifiques (subordonnées notamment à ses capacités perceptives, intellectuelles, etc.), il « fait émerger » ledit réel dans l'activité même qui consiste à l'observer et – ce faisant – à le « mettre en forme »¹².

¹² La distinction que propose P.Watzlawick (1978 : 137-138) entre « réalité de premier ordre » et « réalité de second ordre » permet de bien saisir le processus d'un tel « mécanisme » (et l'intérêt de le présupposer) : la réalité de premier ordre a trait « aux aspects accessibles à un consensus de perception et en particulier à une preuve (ou une réfutation) expérimentale, répétable et vérifiable » (par exemple, le fait « il y a de la neige au sommet du mont Everest ») ; la réalité de second ordre concerne la signification attribuée à ce réel de premier ordre (par exemple, la valeur, le sens octroyé à ce fait par un skieur qui envisage d'en tenter la descente). Or, la réalité de premier ordre, elle-même, est postulée comme « intersubjective » – et non « objective », car elle ne constituerait pas tant la « chose en soi » qu'elle ne « refléterait », ne « répercuterait » l'accord d'observateurs la « traitant » et, ce faisant, la « co-produisant », l'« actualisant » en fonction, nous l'avons dit, d'un emploi équivalent de catégories de compréhension et d'énonciation communes. Dès lors, que penser de celle de second ordre, dont l'intérêt est primordial en matière de communication, puisque la plupart du temps nous croyons naïvement, et revendiquons le fait, que « la » réalité est la façon dont nous « voyons » les choses ? Sinon qu'*a fortiori* elle constitue une expérience subjective, qui ne peut à proprement parler être formulée en termes de vrai ou de faux (ou envisagée comme « plus vraie » ou « plus fausse » qu'une autre réalité de second ordre construite, éprouvée et exprimée « sur » la même réalité de premier ordre). Concernant la conformité des « descriptions informatives » par rapport au réel qu'elles aspirent à formuler et leurs effets, voir nos brefs développements ci-après.

Or, un tel postulat philosophique et épistémologique – on pourrait dire une telle idéologie, dans le sens singulier que nous avons retenu –, outre le fait qu'il emporte des conséquences axiologiques opportunes, nous apparaît heuristiquement très utile dans la mesure où il s'accorde avec (et peut-être même oriente) une direction aujourd'hui fort prometteuse de la recherche en communication, celle que propose l'« anthropologie de la communication » (Winkin, 1996 : *passim*). Anthropologie selon laquelle la communication ne doit pas tant être regardée comme transfert d'informations (au sens de « copies », de « relevés » exacts du réel « en soi ») d'un endroit à un autre (modèle « télégraphique »), que comme « participation » à la culture (modèle « orchestral »). Culture, « matrice sociale », considérée comme constituée d'actes ou de faits de communication (pouvant consister en n'importe quelle action, n'importe quels éléments de temps, de lieu, etc.), et donc « formatée » par l'activité communicationnelle, mais qui, dans un mouvement simultané et paradoxal, « formate » également cette activité. Ainsi l'anthropologue de la communication doit-il fournir un travail sur deux niveaux. D'une part, il s'agit de mettre en évidence « par observation participante les cadres de perception et d'organisation par lesquels certains phénomènes naturels et sociaux sont tenus, dans un groupe social donné, pour des événements ou des actes de communication » (*ibid.* : 83-86) ; soit la description « émiqne » (ou « indigène ») des catégories par lesquelles « les membres d'une culture construisent le monde dans lequel ils vivent », à savoir leur « sens commun » compris comme « sens constitué organisant la vie quotidienne » : par exemple, le fait qu'un téléphone ne sonne pas alors que le contexte large de la situation implique qu'il le devrait, constitue tout autant un acte de communication que les messages explicites qui auraient été échangés si une conversation téléphonique avait bien eu lieu (*ibid.* : 62-63). D'autre part, il s'agit d'interpréter ces observations, ces catégories, à partir d'« un cadre analytique en lutte constante contre le sens commun » ; soit une description « étique » ou savante qui propose ses propres concepts, ses propres catégories : par exemple, chez Erving Goffman les notions d'« institution totale », d'interaction « centrée » ou « diffuse », de « pare-engagement », (*ibid.* : 109, 129, 209) ; « grille » permettant de « lire le monde social d'un point de vue communicationnel ». Or, une telle optique de la communication nous apparaît constructiviste dans son essence même, pour au moins deux raisons. D'abord, l'objet « communication » est compris comme activité de construction du sens commun, de notre culture, de notre « réel ordinaire » : dans une causalité circulaire – l'effet rejaillit sur la cause – ses fondateurs bâtissent une culture dont ils sont issus et qui, donc, elle-même les façonne ; autrement dit, « réel » et sujets se définissent continuellement l'un l'autre dans l'expérience du quotidien. Ensuite, l'étude « scientifique » proposée de l'activité communicationnelle ainsi spécifiée n'est pas tant envisagée comme méthode objective et neutre de mise en évidence, de découverte, de description « achevée » du réel « caché » de « la » culture humaine, que comme « métalangage », lui-même produit par une culture donnée, et donc susceptible d'être décrit par un autre métalangage de niveau supérieur (régression à l'infini des descriptions des métalangages et des cultures dont ils sont issus) ; autrement dit,

en étudiant, en observant, en « s'informant sur », en « élucidant » le réel, le scientifique ne peut pas ne pas le construire, et toute élucidation (qui, par le fait même est une construction) nécessite une élucidation (une construction) de degré supérieur.

Une telle conception constructiviste offre, d'après nous, un cadre original et fécond susceptible de manifester nettement la spécificité des sciences de l'information et de la communication, de les démarquer des autres disciplines des sciences humaines en matière de recherches en communication (puisque toutes, de la psychologie à la biologie, s'en préoccupent sous un aspect ou sous un autre) ; disciplines qui, généralement, étudient la communication selon un modèle « réaliste » (celui de la « transmission ») ; modèle discuté au moins depuis les années 50 par la « nouvelle communication » (Winkin, 1981 : *passim*), mais qui, en France tout au moins, reste pourtant encore largement majoritaire (*ibid.*, 2000 : 199-212).

L'information : description objective et neutre vs mise en forme efficiente du réel

Contestant l'argument A-2 et A-3 – ceux de « la connotation » et « du sens » : le langage ne peut pas être normativement neutre ; toute information sur le réel lui attribue une certaine signification –, Gilles Gauthier considère que l'on peut indéniablement produire des descriptions objectives du réel (ou qui, en tout cas, tendent fortement vers l'objectivité) ; c'est-à-dire représenter ce dernier sans lui attribuer de valeur positive ou négative, sans lui conférer de sens singulier. En effet, il semble tout à fait recevable de distinguer, à l'instar de nombre d'auteurs (voir Breton, 2002 : 40-49), des « genres de communication » selon lesquels, par exemple, un acte d'information (celui du journaliste) peut être différencié d'un acte d'expression (celui du poète) ou d'un acte de persuasion (celui du publicitaire) : incontestablement, une nouvelle en journalisme, par exemple, n'apparaît être ni un poème ni un message publicitaire. Dans un tel cadre, la « communication informative », entendue comme s'appuyant « essentiellement sur des descriptions objectives qui ont pour idéal d'être un modèle le plus fidèle possible du réel », sert « à décrire le plus objectivement possible un fait, un événement, une opinion » (*ibid.* : 40). Ainsi des énoncés comme « l'avalanche a fait dix morts et douze blessés » sont-ils aussi « neutres » que possible, à la fois sur le plan des valeurs et du sens : il s'agit manifestement de « descriptions informatives » consistant à « communiquer un modèle réduit du réel » et se présentant comme exclusivement destinées – elles n'ont pas d'autre fonction – à dire le « vrai » de la réalité qu'elles visent à formuler. Cependant, dans une optique constructiviste, telle que nous la comprenons, un certain nombre d'arguments peuvent être employés pour discuter la plausible et apparente « neutralité » de ce type de message par rapport au réel. Nous nous cantonnerons ici à évoquer une seule famille

d'éléments qui nous paraissent essentiels à cette discussion¹³ : ceux relatifs aux « fonctions » des actes de communication ainsi qu'à leur « valeur signifiante » (en l'occurrence, le rôle, l'utilité et le sens d'un « message à caractère informatif » ne dépendent pas seulement de son fond et de sa forme « intrinsèques » ; contextuellement construits, cette fonction et ce sens peuvent ne pas se limiter à décrire la réalité telle qu'elle est, mais bien à exercer une action sur son cours).

C'est ainsi que depuis le modèle proposé par Roman Jakobson à la fin des années 50, au moins (voir Willet, 1992 : 139-142), on conçoit que toute communication – verbale, dans le cas spécifique considéré par ce linguiste, mais l'idée peut être sans doute généralisée à l'ensemble des actes de communication – requiert la présence d'un certain nombre d'éléments ou de « facteurs » (destinateur, contexte, code, destinataire...) auxquels sont étroitement reliées différentes « fonctions » (en l'occurrence relatives au langage, selon Jakobson) : émotive, référentielle, métalinguistique, conative, phatique, etc. Et que si on peut sans doute catégoriser les différents types de message possibles à partir d'une fonction qui apparaît comme « dominante » (expression d'un jugement de valeur subjectif, information objective, message d'amorce, de maintien ou de clôture d'une séquence d'échange entre communicants, etc.), tout message est en fait susceptible de concerner au premier chef une ou plusieurs autre(s) fonction(s) pourtant largement moins manifeste(s). Par exemple, le message « il fait chaud », *a priori* simple « description informative » dont la fonction « référentielle » (formulation d'une information vérifiable sur le référent) paraît évidente, peut, dans un certain contexte, surtout signifier « ouvre la fenêtre » ; et donc posséder un caractère « conatif » ou « injonctif » (c'est-à-dire axé sur la modalité relationnelle entre les communicants, en l'occurrence faire faire quelque chose à quelqu'un) implicitement beaucoup plus marqué que sa forme intrinsèque peut le laisser supposer. On sait qu'aujourd'hui l'idée que la communication est, à strictement parler, un pur processus de codage-décodage, est largement discutée par des auteurs (Sperber, 2002 : 301-314) qui considèrent qu'elle s'effectue sur la base d'une interprétation à partir d'indices (linguistiques ou autres). Ce qui signifie que les communicants ne peuvent jamais encoder pleinement le sens voulu dans des symboles – « les codes humains étant toujours ambigus et incomplets » – mais qu'ils doivent « inférer » ce sens (souvent d'une façon automatique et inconsciente) à partir des signaux verbaux et non verbaux émis, ainsi que du contexte dans lequel s'effectue cette émission. Autrement dit, il n'existerait pas d'« actes de communication » préalablement définis en tant que tels, *sui generis*, dont le genre (expressif, informatif ou persuasif)

¹³ Nous aurions pu également exposer, par exemple, les éléments relatifs aux choix (conscients ou non) qui, indépendamment de la « valeur de vérité » du message, de son « objectivité » immanente, ne peuvent pas ne pas être effectués pour élaborer ledit message en fonction de stratégies (volontaires ou non) « d'effets » sur le récepteur ; le style « objectif » n'apparaissant que comme un style spécifique (parmi d'autres) susceptible de permettre un certain type de conséquences en fonction du contexte (voir notamment Charaudeau, 1997 : *passim*).

serait donné *a priori*, mais des comportements (verbaux ou non) qui, toujours, sont (ou devraient être) décrits et appréciés en fonction du contexte (compris d'une façon très large : contexte immédiat, connaissances d'arrière-plan, générales, culturelles...) de leur émission. En résumé, traité selon le « modèle inférentiel » (*ibid.* : *passim*) et/ou celui des fonctions de la communication, un énoncé aussi manifestement descriptif que « Victoire des Bleus en match de qualification » peut, suivant une analyse fine du contexte de son émission/réception, se révéler beaucoup moins « neutre » (strictement informatif) par rapport au réel que sa forme explicite le laisse penser de prime abord. Car un émetteur ne peut décider de se cantonner à décrire le réel à l'aide d'un certain « message type » : outre que cette « description » peut avoir, dans les faits, d'autres fonctions « cachées » ou occultées que de seulement informer sur un référent, son sens lui-même « échappe » à sa forme intrinsèque pour ne se révéler véritablement que dans l'étude du contexte large de son utilisation. De la sorte, une « description informative » peut, paradoxalement il est vrai, davantage servir à agir sur le réel, à le (sur)déterminer, qu'à strictement le narrer.

Pour illustrer sommairement cette dernière proposition théorique, évoquons un unique cas d'espèce, celui du problème (remarquablement évoqué dans le détail de ses diverses composantes par l'émission de télévision « Arrêt sur image » diffusée le 16 janvier 2000 sur France 5) qui a perturbé le fonctionnement ordinaire de la centrale atomique du Blayais (Gironde), dans la nuit du 27 au 28 décembre 2000 : des pompes ont été inondées, ce qui a handicapé le système de refroidissement du réacteur nucléaire. « Incident » pour lequel EDF, dans le but « d'informer » la presse et l'opinion publique, a procédé par un jeu de huit communiqués. De fait, si l'on se penche à la fois sur la chronologie des événements, celle de ces communiqués et sur leurs contenus intrinsèques, on peut remarquer que, quand bien même les messages adressés à la presse par les services de communication de l'entreprise – le problème n'ayant été signalé au public que le 5 janvier dans un article du journal *Sud-Ouest* – sont rédigés dans un style indéniablement « informatif » propre, *a priori*, à être le vecteur d'un renseignement « objectif » et « neutre » du récepteur, ils apparaissent sinon comme parfaitement équivoques, en tout cas largement ambigus quant à la dangerosité réelle de la situation :

- 1^{er} communiqué (28/12/00) : « Arrêt momentané de la production pour cause de tempête [...]. À tout moment la sécurité des installations a été garantie » (autrement dit, l'incident n'apparaît ni grave ni inquiétant) ;
- 2^e communiqué (28/12/00) : « Le CNPE a décidé de renforcer son dispositif en déclenchant son Plan d'Urgence interne [...]. Un appui technique est également apporté par des équipes EDF au niveau national » (ici, le problème semble plus sérieux, notamment si l'on est au fait du sens du vocabulaire usuel d'EDF et de sa culture d'entreprise : l'« appui technique » au niveau national n'est généralement requis qu'en cas de difficulté particulièrement importante) ;

- 3^e communiqué (28/12/00) : « L'Autorité de sûreté a classé cet incident au niveau 1 de l'échelle INF 5 », (cette échelle comportant sept niveaux, le niveau 1 représente une simple « anomalie » de fonctionnement) ;
- 4^e communiqué (29/12/00) : « L'Autorité de sûreté a reclassé cet incident au niveau 2 de l'échelle INF 5 », (le niveau 2 renvoyant à « un incident assorti de défaillances importantes des dispositions de sûreté ») ;
- 5^e communiqué (30/12/00) : « L'unité de production n°4 redémarre » (information non véritablement significative concernant le problème en question, cette unité n'ayant, quant à elle, jamais été inondée) ;
- 6^e communiqué (30/12/00) : « L'inondation a concerné des matériels de sauvegarde du réacteur » ;
- 7^e communiqué (4/01/01) : « Deux systèmes de sauvegarde du réacteur ont été affectés » ;
- 8^e communiqué (5/01/01) : « Cette inondation a entraîné l'indisponibilité partielle de matériels de sûreté. Ceci a conduit à la déclaration d'un incident de sûreté ».

De la sorte, malgré la « précision » apparente, « l'objectivité » formelle, le contenu « véridique » des informations délivrées par EDF, le public non spécialiste (en l'occurrence, le citoyen) se trouve bel et bien incapable de pouvoir trancher entre la simple difficulté mineure de fonctionnement et l'incident susceptible d'entraîner un « accident nucléaire majeur » ; conjoncture qui, cependant, est apparue manifeste à un certain nombre d'observateurs experts de ce type de question (et notamment avertis du fait que si le « niveau 2 », sur une échelle de risque de 0 à 7, peut sembler faible, le « niveau 3 » réfère concrètement, quant à lui, à des émissions radiologiques extrêmement graves à la fois pour les hommes et l'environnement). En résumé, les services de communication d'EDF auraient-ils souhaité minimiser la dangerosité des événements en question – tout en se présentant comme des informateurs parfaitement impartiaux – qu'ils ne s'y seraient peut-être pas pris autrement...

C'est ainsi qu'Eliseo Veron (1981 : *passim*), à propos justement d'un autre accident, avéré celui-là, qui affecta il y a une vingtaine d'années le fonctionnement d'une centrale atomique américaine, a pu affirmer : « Les événements sociaux ne sont pas des objets qui se trouveraient tout faits quelque part dans la réalité et dont les médias nous feraient connaître les propriétés et les avatars après coup avec plus ou moins de fidélité. Ils n'existent que dans la mesure où ces médias les façonnent ». Position que rejoignent les auteurs qui étudient la « scénarisation » de l'actualité et qui posent que si l'information transmise par les médias paraît purement objective et factuelle, dénuée de tout artifice de mise en scène, « la mise en récit de l'actualité et sa structuration chronologique [...] renvoie en fait essentiellement à une logique de déconstruction et reconstruction de l'action humaine [...]. Le spectateur [...] est appelé à se transformer en "témoin". Mais quel genre de témoin ? Non pas le témoin objectif de la science empirique [...],

mais un témoin au sens que prenait ce terme dans le christianisme antique. Celui à qui on demande de se convertir à une nouvelle définition de la réalité [...] : l'information ne cherche pas ici un savoir ni même un voir mais un faire-voir susceptible de produire directement un croire » (Tétu, 2002 : 34-37). Guy de Maupassant, dès la fin du XIX^e siècle, n'affirmait d'ailleurs pas autre chose lorsque – critiquant les auteurs « réalistes » ou « naturalistes » comme Balzac ou Zola qui, en réaction à l'idéalisme romantique, s'étaient en quelque sorte donnés pour devise « rien que la vérité, toute la vérité », et qui s'étaient fixés pour objectif de « peindre le monde tel qu'il est », d'instaurer « le règne du vrai » –, il affirma (dans une étude parue en janvier 1888 dans le journal *Le Figaro*) que « les Réalistes de talent devraient s'appeler plutôt des Illusionnistes ». D'après lui, l'auteur réaliste qui cherche à dire toute la vérité, à décrire toute la réalité, est pourtant bien obligé de faire un tri, des choix, et donc de « manipuler » les éléments fournis par le réel dont l'extraordinaire profusion, le chaos même, implique la sélection, l'agencement, l'élagage, la composition, « atteintes à la théorie de toute la vérité ». Le réaliste, pour Maupassant, ne peut donc pas ne pas être un artiste qui « fait vrai » en « donnant l'illusion complète du vrai », et « les grands artistes sont ceux qui imposent à l'humanité une illusion particulière » (Désalmand, Forest, 1991 : 116-120).

Or, d'après nous, cette analyse (indéniablement « constructiviste ») que propose Maupassant du réalisme en littérature fondée sur la notion de « choix », est directement applicable lorsque l'on se livre à l'étude critique du travail fourni par les médias dits « d'information »¹⁴ et, beaucoup plus généralement, à celle de toute activité de communication, quelle qu'elle soit : une information ne peut pas ne pas être construite à l'aide d'un langage, soit un « système conventionnel de représentation du monde » ; langage qui permet l'émergence d'un sens symbolique communément mais improprement donné pour le « réel de ce monde » puisque, on le sait, le sens ne peut être assimilé au « réel » en tant que tel, comme, par exemple, la carte n'est pas le territoire infiniment plus complexe qu'elle représente. Autrement dit, l'information doit avant tout être considérée comme du sens et, quelle que soit sa valeur de vérité ou d'objectivité par rapport aux faits « bruts » (valeur qu'on pourrait situer sur un hypothétique continuum qui irait du « totalement faux » au « parfaitement vrai »), lorsqu'elle est communiquée – mais une information en tant que telle peut-elle jamais être à proprement parler « non communiquée » ? –, elle « raconte » le réel en le mettant en forme. Ce qui veut dire que, « techniquement », elle ne peut pas ne pas « construire » et donc, peu ou prou, « déformer », « manipuler » (au moins au sens propre, non péjoratif du terme) ce réel.

¹⁴ C'est P. Charaudeau (1997 : 38), dans son *Discours d'information médiatique* où il traite en profondeur de ce qu'il appelle la « construction de l'événement » par les médias, qui affirme que : « Parler, communiquer, informer, tout est choix. Non pas seulement choix de contenus à transmettre, non pas seulement choix des formes adéquates pour être conforme à des normes de bien parler et de clarté, mais choix d'effets de sens pour influencer l'autre, c'est-à-dire, au bout du compte de stratégies discursives ».

Conclusion

Le constructivisme – qui, certes, constitue une vulgate dénuée de structures véritablement rigoureuses – possède au moins un avantage considérable, celui d'« ouvrir » les sciences de l'information et de la communication sur l'éthique. En postulant une indétermination de principe, car l'homme et le monde « s'engendrent », se « co-produisent » d'une façon continue, il renvoie, par principe également, à la problématique de sa responsabilité : à l'instar de Jean-Claude Guillebaud (2001 : 379-380), nous pensons que « l'humanité de l'homme n'est ni un constat vérifiable ni un héritage, c'est un projet [...]. Qu'il s'agisse de l'économie, de la politique, ou de la technoscience, "on traite l'homme selon l'idée qu'on s'en fait, de même qu'on se fait une idée de l'homme selon la manière dont on le traite" [...]. Cette circularité renvoie donc chacun de nous à une responsabilité qu'aucune science, aucune technique, aucune fatalité mécanique ou génétique ne saurait éliminer ». Dans notre optique, il est maintenant temps pour le chercheur (constructiviste) en SIC, chose très paradoxale pour un scientifique nous en convenons, de se poser la question des finalités ; et, dans le champ de « l'information-communication », quel que soit le domaine particulier d'investigation, d'interroger la valeur des constructions de tous ordres qui y sont sans cesse produites et mises en œuvre.

Références

- Benoit D., à paraître, « L'interrogation éthique : "centre de gravité" des sciences de l'information et de la communication ? », *CIFSIC - 2003 - X^e Colloque bilatéral franco-roumain*, Université de Bucarest, 28 juin-3 juil. 2003.
- Breton Ph., Proulx S., 2002, *L'explosion de la communication à l'aube du XXI^e siècle*, Paris, Éd. La Découverte.
- Charaudeau P., 1997, *Le discours d'information médiatique. La construction du miroir social*, Paris, Nathan.
- Châtelet F., Mairet G., dirs, 1981, *Les idéologies. De Rousseau à Mao*, tome 3, Verviers, Éd. Marabout Université.
- Comité national d'évaluation des établissements publics à caractère scientifique, culturel et professionnel, 1993, *Les sciences de l'information et de la communication. Rapport d'évaluation*, Paris, Service des Publications-CNE.
- Le Courier du CNRS*, 1992, 79, oct., « Sciences cognitives ».
- Declercq G., 1992, *L'art d'argumenter. Structures rhétoriques et littéraires*, Bruxelles, Éd. universitaires.
- Delahaye J.-P., 1991, « Le réalisme en mathématiques et en physique », *Pour la science*, 159, pp. 34-42.

- Désalmand P., Forest P., 1991, *100 grandes citations littéraires expliquées*, Allier, Éd. Marabout.
- Espagnat B. d', 1985, *Une incertaine réalité*, Paris, Bordas.
- Foerster H. von, 1988, « La construction d'une réalité », pp. 45-69, in : Watzlawick P., dir., *L'invention de la réalité*, Paris, Éd. du Seuil.
- Gauthier G., 2003, « Critique du constructivisme en communication », *Questions de communication*, 3, pp. 185-198.
- Glaserfeld E. von, 1988, « Introduction à un constructivisme radical », pp. 19-43, in : Watzlawick P., dir., *L'invention de la réalité*, Paris, Éd. du Seuil.
- Guillebaud J.-Cl., 2001, *Le principe d'humanité*, Paris, Éd. du Seuil.
- Lévi-Strauss Cl., 1991, « Un entretien avec Claude Lévi-Strauss », *Le Monde*, 8 oct.
- Morin E., 1977, *La méthode I. La nature de la nature*, Paris, Éd. du Seuil.
- Ortoli S., Pharabod J.-P., 1985, *Le cantique des quantiques. Le monde existe-t-il ?*, Paris, Éd. La Découverte.
- Piaget J., 1937, *La construction du réel chez l'enfant*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé.
- Pradier J.-M., 1989, « Éléments d'une physiologie de la séduction », pp. 93-123, in : Kerckhove D. de, Pradier J.-M., Thorpe S.J., Vettraino-Soulard M.-C., Zettl H., *Le téléspectateur face à la publicité. L'œil, l'oreille, le cerveau*, Paris, Nathan.
- Sciences humaines*, 1991, 11, « Qu'est-ce que la science ? », pp. 16-31.
- Sperber D., 2002, « La communication et le sens », pp. 301-314, in : *Université de tous les savoirs. Le Cerveau, le Langage, le Sens*, Paris, O. Jacob.
- Tétu J.-F., « Information : la loi du récit. Entretien avec Jean-François Tétu », *Sciences humaines*, 129, pp. 34-37.
- Varela F., 1988, « Le cercle créatif. Esquisses pour une histoire naturelle de la circularité », pp. 329-345, in : Watzlawick P., dir., *L'invention de la réalité*, Paris, Éd. du Seuil.
- 1989, *Connaître - Les sciences cognitives. Tendances et perspectives*, Paris, Éd. du Seuil.
- 1998, « Le cerveau n'est pas un ordinateur », *La recherche*, 308, pp. 109-113.
- Veron E., 1981, *Construire l'événement. Les médias et l'accident de Three Mile Island*, Paris, Éd. de Minuit.
- Watzlawick P., 1978, *La réalité de la réalité*, trad. de l'américain par E. Roskis, Paris, Éd. du Seuil.
- dir., 1988, *L'invention de la réalité. Contributions au constructivisme*, trad. de l'allemand par A.-N. Hacker, Paris, Éd. du Seuil.
- Willet G., 1992, *La communication modélisée*, Ottawa, Éd. du Renouveau pédagogique.
- Winkin Y., 1981, *La nouvelle communication*, Paris, Éd. du Seuil.
- 1996, *Anthropologie de la communication. De la théorie au terrain*, Paris/Bruxelles, De Boeck/Larcier.
- 2000, « L'anthropologie de la communication comme disposition intellectuelle. Quelques propositions pour une formation alternative en Sciences de l'information et de la communication », pp. 199-212, in : ICOMTEC, *L'impossible formation à la communication ?*, Paris, Éd. L'Harmattan.